

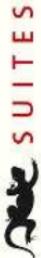


Antonio  
Lobo Antunes

# Le cul de Judas

Extrait de la publication

Métailié





## SUITE PORTUGAISE



# LE CUL DE JUDAS

Extrait de la publication

## DU MÊME AUTEUR

- Fado Alexandrino*, Albin Michel, 1987 (Métailié/Suites, 1998)
- Explication des oiseaux*, Bourgois, 1991 (Points, 1999)
- La Farce des damnés*, Bourgois, 1992 (Points, 1998)
- Traité des passions de l'âme*, Bourgois, 1996 (Points, 1998)
- Le Retour des caravelles*, 10-18, 1995 (Bourgois, 1999 ; Points, 2003)
- Le Manuel des inquisiteurs*, Bourgois, 1996 (10-18, 1999)
- Mémoire d'éléphant*, Bourgois, 1998 (Points, 2001)
- Connaissance de l'enfer*, Bourgois, 1998 (Points, 2000)
- La Splendeur du Portugal*, Bourgois, 1998 (Points, 2000/2012)
- La Mort de Carlos Gardel*, 10-18, 1998 (Bourgois, 1999 ; Points, 2005)
- Exhortation aux crocodiles*, Bourgois, 1999 (Points, 2001)
- L'Ordre naturel des choses*, Point, 1999 (Bourgois, 2000)
- Livre de chroniques*, Bourgois, 2000 (Points, 2003)
- Livre de chroniques II : Dormir accompagné*, Bourgois, 2001 (Points, 2003)
- N'entre pas si vite dans cette nuit noire*, Bourgois, 2001 (Points, 2004)
- Que ferai-je quand tout brûle ?*, Bourgois, 2003
- Livre de chroniques III*, Bourgois, 2004 (Points, 2008)
- Bonsoir les choses d'ici-bas*, Bourgois, 2005 (Points, 2009)
- Lettres de la guerre*, Bourgois, 2006
- Il me faut aimer une pierre*, Bourgois, 2007
- Livre de chroniques IV*, Bourgois, 2009 (Points, 2011)
- Je ne t'ai pas vu hier dans Babylone*, Bourgois, 2009
- Mon nom est légion*, Bourgois, 2011
- La Nébuleuse de l'insomnie*, Bourgois, 2012

Antonio LOBO ANTUNES

# LE CUL DE JUDAS

*Traduit du portugais  
par Pierre Léglise-Costa*

Éditions Métailié  
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris  
[www.editions-metailie.com](http://www.editions-metailie.com)  
1997

*Publié avec le concours de l'Instituto Português do Livro  
et de la Fondation Calouste Gulbenkian*

Titre original : *Os cíus de Judas*

© A. Lobo Antunes, 1983

By arrangement with Thomas Colchie Associates Inc., New York, USA  
Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 1983

ISBN : 978-2-86424-919-1

ISSN : 1281-5667

*Antonio LOBO ANTUNES est né en 1942 à Lisbonne. D'une famille de médecins, il s'oriente d'abord vers la psychiatrie, et sa formation médicale lui vaudra de faire deux ans de service militaire en Angola, de 1971 à 1973.*

*Peintre de la grandeur déchue du Portugal, ses textes mêlent avec lyrisme des histoires enchevêtrées composées d'éternels rêveurs, en rupture avec le réel et recherchant une consolation à leur misère.*

*Au fil des années il a construit une œuvre littéraire universelle et incomparable. Il est actuellement l'un des plus grands écrivains européens.*



## QUELQUES REPÈRES

*En 1929, António de Oliveira Salazar, professeur d'économie à l'Université de Coimbra, prend le pouvoir au Portugal. Il restera à la tête du gouvernement jusqu'en 1970, année de sa mort. De 1970 à 1974, Marcelo Caetano, lui aussi professeur, à l'Université de Droit de Lisbonne, succède à Salazar et tente de maintenir une situation générale et un régime qui se fissurent de toutes parts. En 1974, les Forces Armées Portugaises (MFA) lasses de treize années de guerre, se révoltent et destituent le gouvernement avec l'aide de la population urbaine, essentiellement celle de Lisbonne. Le Portugal connaît pour la première fois, depuis 1929, un régime démocratique, de type occidental. Un processus de décolonisation s'ensuit, rapidement.*

*La PIDE (textuellement Police Internationale de Défense de l'État) a été, pendant tout le régime salazariste et jusqu'en 1974, la police parallèle de l'État dont les méthodes rappellent celles de la Gestapo.*

*L'État Nouveau – Estado Novo – est l'appellation que Salazar lui-même a donnée à sa forme de gouvernement, appuyée sur un parti unique (à l'instar, par exemple, du régime mussolinien, qu'il admirait), l'Union Nationale, lui-même prenant appui sur l'Église et le Corporatisme.*

*Le Mouvement National Féminin a été une espèce de corporation des dames "bien-pensantes" et bourgeoises, proche du régime. Le MNF a souvent reçu des subsides de la CARITAS américaine et avait une mission de "bienfaisance et d'appui moral".*

*La Jeunesse Portugaise ("A Mocidade Portuguesa") était le mouvement de jeunes – comme dans les autres dictatures*

*européennes connues – obligatoire dans les collèges et lycées du Portugal.*

*La côte angolaise fut découverte par les Portugais au milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Sous Salazar l'Angola était considérée par "droit historique" comme un département d'outre-mer. Lorsque les mouvements indépendantistes se révoltent en 1960, Salazar déclenche une guerre qu'il considère comme une "croisade pour la défense des vraies valeurs de l'Occident : la patrie historique et l'Église". De 1961 à 1974, le Portugal enverra des troupes et mènera une horrible guerre sur des territoires immenses et dans des conditions catastrophiques, encore aggravées par le développement de la guerre dans les autres colonies africaines : le Mozambique, la Guinée-Bissau et l'archipel du Cap-Vert. Le MPLA (Mouvement pour la Libération de l'Angola), proche du marxisme a été le grand mouvement organisé de la guerre pour l'indépendance. Actuellement au pouvoir dans le pays devenu indépendant, il mène une guerre civile contre l'UNITA, l'autre parti, proche, lui, de l'Afrique du Sud.*

# A

Ce qui me plaisait le plus au Jardin zoologique c'était la patinoire sous les arbres et le professeur de gymnastique noir, très droit, glissant en arrière, sur le ciment, en ellipses lentes sans bouger un seul muscle, entouré de jeunes filles en jupe courte et bottes blanches qui, s'il leur arrivait de parler, posséderaient sûrement des voix aussi enveloppées de gaze que celles qui dans les aéroports annoncent le départ des avions : des syllabes de coton qui se dissolvent dans les oreilles à la manière des fins de bonbons dans la coquille de la langue. Je ne sais pas si ce que je vais vous dire vous paraîtra idiot, mais, le dimanche matin, quand nous y allions, avec mon père, les bêtes étaient encore plus bêtes, la solitude de spaghetti de la girafe ressemblait à celle d'un Gulliver triste et des stalles du cimetière des chiens montaient, de temps en temps, des glapissements affligés de caniche. Cela sentait comme les couloirs du Colisée\* en plein air remplis de bizarres oiseaux inventés, dans des volières de filet, des autruches identiques à des vieilles filles professeurs de gymnastique, des pingouins trébuchant comme des portiers affligés de cors aux pieds, des cacatoès la tête penchée de côté comme des amateurs de tableaux ; dans le bassin des hippopotames gonflaient la lente tranquilité des gros, les serpents s'enroulaient en molles spirales d'étron, et les crocodiles s'accommodaient sans peine de leur destin tertiaire de lézards patibulaires. Les platanes,

---

\* Cirque d'hiver de Lisbonne. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

entre les cages, grisonnaient comme nos cheveux, et il me semblait que d'une certaine façon nous vieillirions ensemble : l'employé au rateau qui poussait les feuilles vers un seau avait sans doute le même air que le chirurgien qui balayerait les pierres de ma vésicule vers un flacon couvert d'une étiquette adhésive ; une ménopause végétale, dans laquelle les calculs de la prostate et les noeux des troncs d'arbre se rapprochaient et se confondraient, nous ferait confraterniser dans la même mélancolie sans illusion ; mes molaires tomberaient de la bouche comme des fruits pourris, la peau de notre ventre ferait des plis comme des aspérités d'écorce ; mais il n'était pas impossible qu'un souffle complice fasse trembler les chevelures des branches les plus hautes et qu'une quelconque toux rompe péniblement le brouillard de la surdité en mugissements de coquillage qui peu à peu gagneraient la tonalité tranquillisante de la bronchite conjugale.

Le restaurant du zoo, où l'odeur des bêtes s'insinuait en lambeaux dilués dans le fumet du pot-au-feu, assaissant d'une désagréable suggestion de poils de cochon la saveur des pommes de terre et conférant à la viande le goût pelucheux des moquettes, se trouvait rempli, habituellement, en doses équivalentes, d'excursionnistes et de mères impatientes, qui éloignaient avec leur fourchette des ballons à la dérive comme des sourires distraits, traînant derrière eux des bouts de ficelle comme les fiancées volantes de Chagall traînent l'ourlet de leurs robes. Des dames âgées vêtues de bleu, des plateaux de gâteaux sur le ventre, offraient des millefeuilles plus poussiéreux que leurs joues feuillettées, poursuivies par le dégoût gluant des mouches. Des chiens squelettiques de retable médiéval hésitaient entre le bout de la chaussure des employés et les saucisses qui dépassaient des assiettes vers le plancher à la façon de doigts superflus, huilés et comme luisants de brillantine.

Les bateaux qui pédalaient dans le bassin menaçaient à tout moment d'entrer en voguant par les fenêtres ouvertes, oscillant sur les vagues hostiles des serviettes en papier. Et dehors, indifférent à la musique terne que les haut-parleurs embuaient, aux lamentations esseulées du cheval-bœuf, à la jovialité des tambourins fatigués des excursionnistes et à l'étonnement de mon admiration émue, le professeur noir continuait à glisser immobile sur la patinoire, sous les arbres, avec la majesté merveilleuse et insolite d'une procession à reculons.

Si nous étions, madame, par exemple, vous et moi, des tamanoirs, au lieu de causer l'un avec l'autre dans cet angle du bar, peut-être me ferais-je davantage à votre silence, à vos mains posées sur le verre, à vos yeux de colin vitreux flottant quelque part sur ma calvitie ou sur mon nombril, peut-être pourrions-nous nous entendre dans une complicité de trompes inquiètes reniflant de concert sur le ciment des regrets d'insectes inexistant, peut-être nous unirions-nous, sous le couvert de l'obscurité, en coïts aussi tristes que les nuits de Lisbonne, quand les Neptunes des bassins se dépouillent de la vase de leur mousse et promènent sur les places vides des orbites anxieuses et rouillées. Peut-être, à la fin, me parleriez-vous de vous. Peut-être que derrière votre front de Cranach, endormie, se loge une tendresse secrète pour les rhinocéros. Peut-être qu'en me tâtant me trouverais-je soudain unicorn : je vous enlacerais et vous agiriez des bras épouvantés de papillon épingle, croulante de tendresse. Nous achèterions des billets pour le train qui circule dans le zoo, d'animal en animal avec son moteur mécanique, évadé d'un train fantôme de province, nous saluerions en passant la grotte-crèche des ours blancs, tapis recyclés. Nous observerions, ophtalmologiquement, la conjonctivite anale des mandrills dont les paupières s'enflamme d'hémorroïdes combustibles. Nous nous embrasserions devant les grilles des

lions, rongés par les mites comme de vieux manteaux, retroussant leurs lippes sur leurs gencives démeublées. Je vous caresse les seins à l'ombre oblique des renards, vous m'achetez un bâtonnet glacé près de l'enceinte des clowns où des gifles au sourcil levé sont soulignées par un saxophone tragique. Et nous aurions, de cette façon-là, récupéré un peu de cette enfance qui n'appartient à aucun de nous et qui s'entête à descendre par le toboggan d'un rire dont nous arrive, de loin en loin, et dans une sorte de rage, l'écho atténue.

Vous souvenez-vous des aigles de pierre à l'entrée du zoo et des guichets semblables à des guérites de sentinelles où officient des employés moisis qui clignent des orbites myopes de hibou dans la pénombre humide ? Mes parents n'habitaient pas très loin, près d'une agence de pompes funèbres où l'on trouvait des mains de cire et des bustes de saint Vincent de Paul que les hurlements nocturnes des tigres faisaient vibrer de terreur arthritique sur les étagères de la vitrine, des mystiques invalides qui allaient décorer le haut des réfrigérateurs sur des ovales de crochet si bien qu'on aurait dit que le ronronnement des appareils naissait de leurs œsophages de terre cuite affligés d'indigestions de burettes. De la fenêtre de la chambre de mes frères on apercevait l'enclos des chameaux dont les expressions ennuyées manquaient d'un cigare de gestionnaire. Assis sur les w.-c. où un reste de fleuve agonisait dans des gargarismes d'intestin, j'écoutais les lamentations des phoques qu'un diamètre excessif empêchait de voyager dans la plomberie et de descendre dans le jet des robinets avec des grognements impatients d'examinateur de mathématiques. Le lit de ma mère gémissait, certaines fins de nuit, du lumbago de l'éléphant édenté qui tirait une sonnette en échange d'une botte de choux dans un commerce centennairement inaltérable à l'inflation, commandé par l'asthme de mon père en sifflements

rythmés de cornac. La femme des cacahuètes, à qui manquait le coude gauche, montait son entreprise en posant ses paniers au-dessous de notre balcon et narrait à ma grand-mère, en discours verticaux, de bas en haut, les souîleries de son mari à travers la violence desquelles explosaient des chapitres de Maxime Gorki en éditions populaires. Les matins se peuplaient de toucans et d'hibiscus servis avec les pains du petit-déjeuner qui abandonnaient sur les doigts la farine ou la poussière des meubles à épousseter. La tache du soleil de l'après-midi trottaient sur le plancher dans la cadence furtive des hyènes, révélant et cachant les dessins successifs du tapis, le relief lacéré de la plinthe, sur le mur le portrait d'un oncle pompier, illuminé de moustaches et dont le casque astiqué scintillait en reflets domestiques comme les poignées des portes. Dans le vestibule, il y avait un miroir biseauté qui, la nuit, se vidait d'images et devenait aussi profond que les yeux d'un bébé qui dort, capable de contenir tous les arbres du zoo et les orangs-outangs suspendus à leurs anneaux à la manière d'énormes araignées congelées. À cette époque-là je nourrissais l'espoir insensé de tourner un jour en spirales gracieuses autour des hyperboles majestueuses du professeur noir, en bottes blanches et pantalon rose, glissant dans un bruit de poulies, comme j'ai toujours imaginé le vol difficile des anges de Giotto battant des ailes dans leurs ciels bibliques avec l'innocence d'une littérature de foire. Les arbres de la patinoire se fermeraient derrière moi entrelaçant leurs ombres épaisses et ce serait là ma façon de partir. Peut-être que, quand je serai vieux, réduit à mes pendules et à mes chats dans un troisième étage sans ascenseur, je concevrai ma disparition non pas comme celle d'un naufragé submergé par des emballages de comprimés, des cataplasmes, des tisanas et des prières au Divin Saint Esprit, mais sous la forme d'un petit garçon qui s'élèvera de moi comme

l’âme du corps dans les gravures du catéchisme, pour s’approcher, en pirouettes incertaines, du noir très droit, aux cheveux lissés à la gomina et dont les lèvres s’incurveront avec le sourire énigmatique et infiniment indulgent d’un bouddha en patins à roulettes.

Cet ange gardien en cravate a, depuis longtemps, remplacé pour moi l’image vertueuse de la petite sainte aux joues équivoques, Mae West de sacristie compromise dans des amours mystiques avec un christ ayant une petite moustache à la Fairbanks, dans le cinéma muet des oratoires de mes tantes qui habitaient de grandes maisons sombres où les bas-reliefs des canapés et des meubles rendaient la pénombre plus dense et où les touches des pianos, couvertes de châles damassés, scintillaient de toutes leurs caries de bémols. Dans chaque immeuble de la rue Barata Salgueiro\*, triste comme la pluie dans une cour de récréation de collège, habitait une parente âgée qui ramait avec sa canne dans la marée basse des moquettes couvertes de grandes potiches chinoises et de secrétaires à tiroirs de marqueterie\*\* que la mer de générations de commerçants à barbiche y avait abandonnés, comme sur une plage ultime. Cela sentait le renfermé, la grippe et les biscuits, et seules les grandes baignoires oxydées, aux pieds en forme de griffe de sphynx et à la ligne de l’eau absente signalée par une bordure brune semblable à la marque d’une casquette sur le front, elles seules me paraissaient vivantes, cherchant de leurs gueules avides et démesurées les mamelons de cuivre des robinets, desquels tombaient, de temps en temps, des larmes rares comme des gouttes brunes de sérum physiologique. Dans les cuisines, identiques au laboratoire de chimie du lycée, avec au mur le calendrier

---

\* Rue résidentielle du centre de Lisbonne.

\*\* “Contadores” : meubles indo-portugais, pleins de petits tiroirs.

des Missions, plein de petits noirs, des bonnes sans âge, qui s'appelaient toutes Albertine, préparaient des bouillons de poule sans sel en grommelant au-dessus des casseroles des bouts de rosaire destinés à assaisonner le riz blanc. Dans les chauffe-eau très anciens, contemporains de la marmite de Papin, les flammes du gaz acquéraient la forme instable de pétales fragiles oscillant au bord d'une explosion catastrophique qui réduirait en morceaux méconnaissables la dernière tasse de Sèvres. On ne distinguait pas les fenêtres des tableaux : sur le carreau ou sur la toile les mêmes arbres d'octobre se recroquevillaient comme des bites transies après un bain de piscine, sur lesquels on aurait enroulé les serpentins déteints d'un carnaval défunt. Les tantes avançaient par à-coups, comme les danseuses des boîtes à musique à la fin de leur course, elles pointaient sur mes côtes la menace incertaine de leurs cannes, elles observaient avec mépris les épaules rembourrées de ma veste et proclamaient aigrement : "Tu es maigre" comme si mes claviques saillantes avaient été plus honteuses qu'une marque de rouge à lèvres sur mon col de chemise.

Une pendule inlocalisable perdue parmi les ténèbres des armoires laissait s'égoutter des heures étouffées dans un quelconque couloir lointain encombré de malles de bois précieux et conduisant à des chambres raides et humides où le cadavre de Proust flottait encore, éparpillé dans l'air raréfié un relent usé d'enfance. Les tantes s'installaient, avec peine, sur le bord de fauteuils gigantesques décorés de filigranes en crochet, elles servaient le thé dans des théières ouvragées comme des ostensorios manuélin\* et complétaient leur jaculatoire en désignant avec la cuiller à sucre des photographies de généraux furibonds décédés avant ma naissance, à la suite de

---

\* Art portugais entre le gothique flamboyant et la Renaissance, à l'époque des Grandes Découvertes.

glorieux combats de trictrac et de billard dans des mess mélancoliques comme des salles à manger vides où les “Dernière Cène” étaient remplacées par des gravures de batailles.

“Heureusement, le service militaire fera de lui un homme.”

Cette vigoureuse prophétie, transmise tout au long de mon enfance et de mon adolescence par des dentiers d'une indiscutable autorité, se prolongeait en échos stri-dents sur les tables de “canasta” autour desquelles les femelles du clan offraient à la messe du dimanche un contrepoids païen, à deux centimes le point, somme nominale qui leur servait de prétexte pour expulser des haines anciennes patiemment sécrétées. Les hommes de la famille, dont la pompeuse sérénité m'avait fasciné, avant ma première communion, quand je ne comprenais pas encore que leurs conciliabules murmurés, inaccessibles et vitaux comme des Assemblées de dieux, étaient uniquement destinés à discuter les tendres mérites des fesses de la bonne, soutenaient gravement les tantes dans l'intention d'éloigner de futures mains rivales qui les pinceraien furtivement pendant que l'on desservait. Le spectre de Salazar faisait planer sur les calvities les pieuses petites flammes du Saint Esprit Corporatif qui nous sauverait de l'idée ténébreuse et délétère du socialisme. La PIDE poursuivait courageusement sa valeureuse croisade contre la notion sinistre de démocratie, premier pas vers la disparition de la ménagère en Christofle dans les poches avides des journaliers et des petits commis. Le cardinal Cerejeira\* encadré, garantissait, dans un coin, la perpétuité de la conférence de saint Vincent de Paul et, par inhérence, celle des pauvres domestiqués. Le dessin qui représentait le peuple hurlant d'une joie athée autour

---

\* Cardinal Primat du Portugal pendant une très grande partie de la dictature salazariste et lui-même très lié à Salazar.

*Cet ouvrage a été composé par  
FACOMPO  
à Lisieux (Calvados)*

Nº d'édition : 2403008 – Nº d'impression :  
Dépôt légal : avril 1997

*Imprimé en France*

